

Milan Kundera a ôté son imper et posé sur la table sa casquette de marin. Portait-il un pull à col roulé noir? Une chemise bleu nuit? La mémoire manque, les souvenirs divergent. Nous sommes en 1980, rue de la Tour, dans le quartier de Passy, à Paris, le jour du premier séminaire de l'écrivain tchécoslovaque installé dans la capitale. Pendant plus d'une décennie, à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), il va faire connaître à une quarantaine de privilégiés son panthéon littéraire.

Ses auditeurs se souviennent que ce premier lundi, sa main avait dessiné sur le tableau la carte de l'Europe et placé Budapest, Vienne et Prague, son triangle magique, pour faire connaître aux Occidentaux cette terra incognita littéraire. En introduction, il leur dit : « En France, vous n'avez pas compris. Kafka n'est pas un auteur tragique, c'est un auteur comique. Il faut rire avec Kafka. Et donc vous débarrasser d'abord de tous les "kafkologues" – ces spécialistes qui, selon lui, ont recouvert de leur érudition l'univers de l'écrivain. « Rappelez-vous les premières pages du Procès : deux hommes débarquent le matin chez K., au lit, pour lui apprendre qu'il est accusé. La scène est absurde et drôle. Quand Kafka a lu ce chapitre pour la première fois à ses amis, ils ont tous ri. »

À l'EHESS, l'usage n'est pas aux cours magistraux, en surplomb et en amphî. Chaque lundi, autour de la table en U, une assistance baroque, très différente de l'habituel public étudiant des séminaires universitaires, vient écouter cet écrivain au regard mélancolique évoquer la littérature de l'Europe centrale. Il y a là, pêle-mêle, trois élégantes de la bonne société roumaine établies dans le 16<sup>e</sup> arrondissement, perles et ongles rouges déployés, qui s'amusent des mots de l'écrivain, un rabbin (Gilles Bernheim), un génial photographe aveugle (le Slovène Evgen Bavcar), des autodidactes, des Américains, deux traducteurs, une très jeune Italienne sans le sou... « Tous les grands écrivains que je connaissais étaient morts. J'en rencontrais enfin un vivant », dit en riant la romancière Simonetta Greggio.

Comme chaque semaine, l'auteur de *La Plaisanterie* (1967) a sorti de sa sacoche une chemise à élastiques, d'où il extrait des notes, parfois des schémas. Du temps où il enseignait à l'école de cinéma de Prague, il parlait sans avoir rien écrit. Mais, depuis qu'il a commencé à assurer des cours en France – à la faculté de Rennes, en 1975 –, il passe des nuits à les préparer. « Quand nous sommes arrivés, il avait les cheveux noirs. Six mois plus tard, ils étaient gris », raconte son épouse, Véra. Chaque lundi, dans l'appartement qu'ils louent rue Littré, près de Montparnasse, elle lui prépare deux tickets de métro, plus l'argent pour le pot qui suit, au café.

Il n'existe aucun enregistrement de ces rendez-vous hebdomadaires. Heureusement, il y a Lakis Proguidis. Cet ingénieur communiste grec, immigré à Paris, est la mémoire vivante du séminaire. Il a appris le français en lisant *Le Livre du rire et de l'oubli* (1979), s'est inscrit parmi les premiers à l'EHESS et n'a pas manqué une séance jusqu'à la fin, en 1994, même lorsqu'il travaillait dans un restaurant grec. Il évoque ces belles années en roulant les « r » comme des cailloux. « Kundera a commencé par deux ans de Kafka, puis, dans le désordre, deux ans d'Hermann Broch, puis une année de Dostoïevski, puis... »

L'écrivain tchécoslovaque n'a pas le charisme de son ami Cornélius Castoriadis, qui officie le mercredi dans la même salle. Une voix un brin monocorde, une « réserve proche de la timidité, ou inversement », d'après Simonetta Greggio. « Il semblait toujours sur la défensive, poursuit-elle, comme s'il ne voyait pas les étudiants et se méfiait de trop de familiarité ou d'exubérance – un trait de la culture d'Europe centrale. » Kundera n'a pas la vocation de l'enseignement : d'ailleurs, il n'entend pas diriger de travaux ou de thèse. Y trouvait-il du plaisir? Pas certain. Mais il passionne, car il ne parle pas seulement de littérature, mais de « sa » littérature. « J'ai réalisé avec lui qu'il y a des choses de la vie d'un homme qu'on ne comprend que par les livres », confie Gilles Bernheim.

Kundera lit des extraits de *L'Homme sans qualités*, de l'Autrichien Robert Musil, fait découvrir *Le Brave Soldat Chvéik*, du Pragois Jaroslav Hasek, *Les Somnambules*, de son cher Broch. Ce séminaire est aussi, pour lui, un formidable laboratoire, où il développe ses idées sur le roman et l'art de la composition, toutes reprises dans ses essais ultérieurs : *L'Art du*

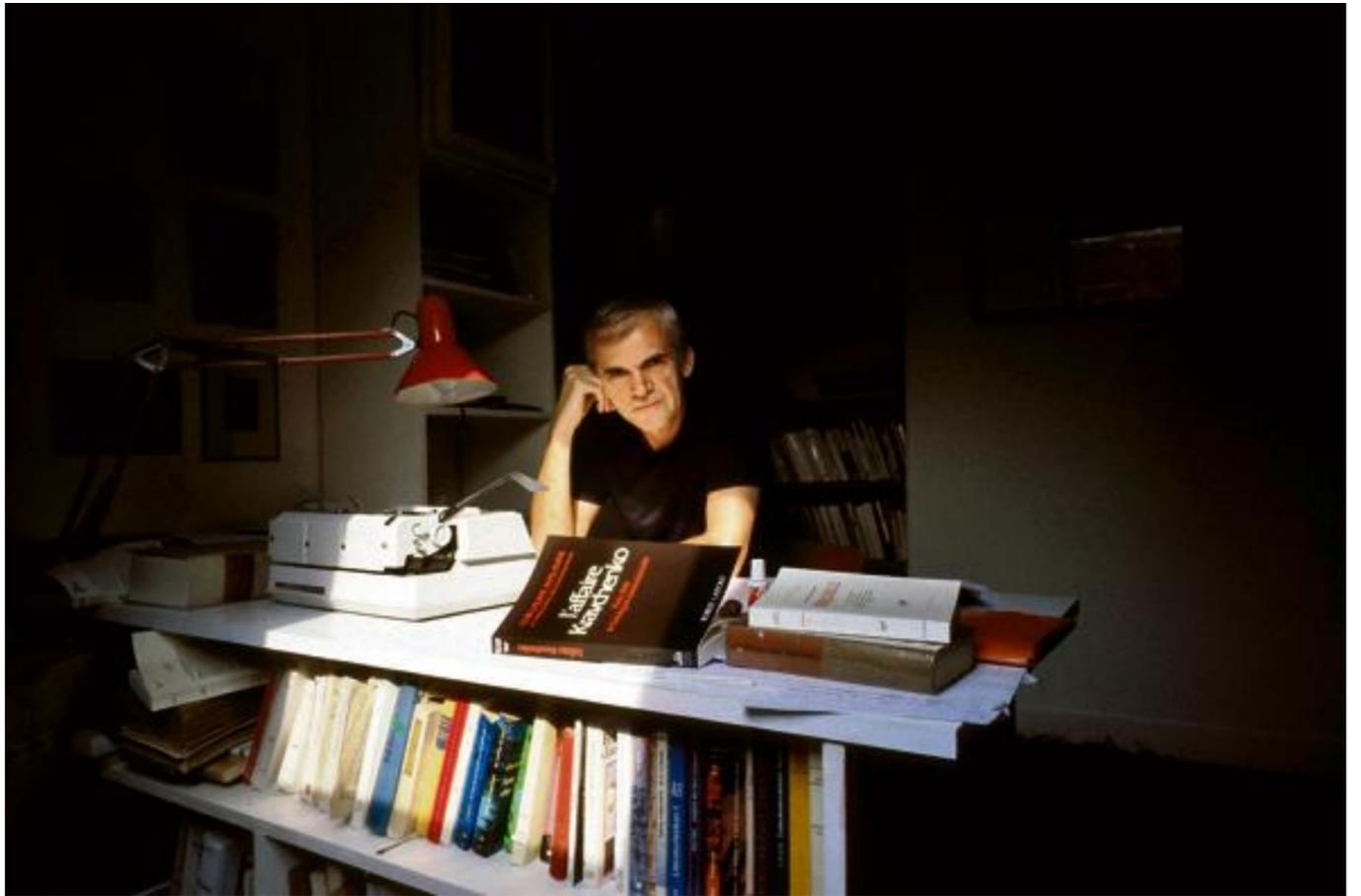
roman (1986), puis *Les Testaments trahis* (1993), *Le Rideau* (2005)... C'est comme un « atelier du roman », le nom de la revue (et de la petite confrérie) créée en 1993 par Proguidis et où sont passés tant de francs-tireurs rétifs aux écoles, tels que le jeune Houellebecq. A ses côtés, sur la table en U, se tient un thésard de 30 ans aux cheveux bruns. Christian Salmon est alors un jeune marxiste, auteur d'une thèse sur la révolution bolchevique. Il a rencontré Kundera presque par hasard, en l'interviewant pour le journal *Libération*. Une complicité s'est nouée, et Salmon est devenu le premier assistant de ce drôle de séminaire, avant de céder la place à Proguidis. Lui aussi se souvient : « En ce début des années 1980, Kundera était à la mode. » La future académicienne Danièle Sallenave et le philosophe Alain Finkielkraut se joignent à la bande. Avec le succès de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, en 1984, arrivent aussi les dilettantes et les importuns. Il faut refuser du monde.

#### « UN SARTRE ANTI-IDÉOLOGIQUE »

À l'époque, dans les khâgnes de France, un interdit pèse sur le bon vieux roman. On étudie Sarraute et Robbe-Grillet, ou alors on décrypte les textes par la critique structuraliste. Pas toujours enthousiasmant. Kundera, lui, incarne une autre avant-garde. Les livres autobiographiques – on ne dit pas encore « autofiction » – qui puisent dans l'intimité des vies, très peu pour lui : « Imposer son moi aux autres, c'est la version la plus grotesque de la volonté de puissance. » Il préfère explorer de nouveaux territoires : dans ses romans, il mêle méditations et récit.

La lassitude de l'époque n'est pas uniquement littéraire. « Au séminaire de Kundera se retrouvaient les orphelins d'idéologies et de maîtres à penser », poursuit Salmon. La crise du marxisme, au début des années 1980, « sonne la fin des grands récits d'émancipation politique et ouvre une parenthèse historique », juge l'auteur de *Storytelling. La Machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, best-seller publié en 2007 (La Découverte). Entre la chute du mur de Berlin, en 1989, et les attentats du 11 septembre 2001, Kundera remplit un vide. Jean-Pierre Salgas, spécialiste de l'écrivain polonais Witold Gombrowicz, l'avait glissé à la sortie d'une séance : « Kundera pourrait être le nouveau Sartre. Un Sartre anti-idéologique... »

Kundera est « tendance », et Jack Lang ne s'y trompe pas. « Dès l'élection de François



Milan Kundera, à son domicile parisien, en août 1984. FRANÇOIS LOCHON/GAMA-RAPHO/GETTY

# Professeur particulier

## KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 4/6

Dans les années 1980, l'écrivain d'origine tchécoslovaque occupe une place de choix dans la vie littéraire française. A Paris, il dirige un séminaire à l'Ecole des hautes études en sciences sociales

« J'AI RÉALISÉ AVEC LUI QU'IL Y A DES CHOSES DE LA VIE D'UN HOMME QU'ON NE COMPREND QUE PAR LES LIVRES »

GILLES BERNHEIM  
ancien grand rabbin  
de France

Mitterrand, en mai 1981, nous cherchions à multiplier les gestes symboliques et politiques », témoigne l'ancien ministre de la culture. Or, depuis deux ans, Kundera est un apatride. En 1979, les communistes au pouvoir à Prague ont enfin trouvé les prétextes pour lui retirer sa nationalité : un long extrait du *Livre du rire et de l'oubli* paru dans *Le Nouvel Observateur*, puis un entretien au *Monde*, où il déplore « le massacre de la culture tchèque » après l'écrasement du « printemps de Prague ». « On disait que sa naturalisation était bloquée par Giscard, précise Jack Lang. En juillet 1981, je décide de la faire français. »

En réalité, le processus a commencé bien avant, lors d'un déjeuner entre l'historien François Furet, président de l'EHESS, et le premier ministre Raymond Barre. « Un jour du printemps 1979, raconte au *Monde* l'historien Jacques Revel, François Furet reçoit un appel de l'économiste Jean-Claude Casanova », qui, au cabinet du premier ministre, veille sur l'éducation et les universités. Revel est alors le plus proche collaborateur de Furet à l'EHESS. « Casanova nous propose de venir déjeuner à Matignon avec Raymond Barre. »

Dès 1978, Kundera cherche à quitter Rennes, où il vit avec son épouse depuis trois ans. « Avec des amis, on avait tenté de lui trouver un poste dans une université au Québec », dévoile le Canadien François Ricard, ex-professeur à l'université McGill, à Montréal. Mais ses relations parisiennes ont le bras plus long. Les portes de l'EHESS vont s'ouvrir à lui. « L'école a toujours accueilli des inclassables »,

rappelle Revel. Le déjeuner entre François Furet et Raymond Barre s'achève avec la promesse, par le chef du gouvernement, de débloquent une autorisation budgétaire pour créer une chaire « spéciale Kundera ».

En privé, à cette époque, Milan Kundera appelle Furet son « bienfaiteur ». Mais il ne lui obéit pas pour autant. Ancien communiste lui aussi, l'historien de la révolution française entend contrer l'influence des « rouges » sur le sol français, et imagine jeter une tête de pont entre intellectuels de l'Est et de l'Ouest. Ce n'est pas exactement le plan de Kundera. L'écrivain a appris à ruser en Tchécoslovaquie, lorsqu'il était sous haute surveillance politique et policière. En France, il continue de jouer. Tout est dit dans ce dialogue avec lui-même, extrait des *Testaments trahis*. « Vous êtes communiste, monsieur Kundera? – Non, je suis romancier. » « Vous êtes dissident? – Non, je suis romancier. » « Vous êtes de gauche ou de droite? – Ni l'un ni l'autre. Je suis romancier. » A Prague, il a refusé la dissidence. A Paris, il est un non-aligné.

#### ÉCRITURE ET POLYPHONIE

Rien d'autre ne l'intéresse que « l'héritage » du roman depuis Cervantes. « Il le racontait comme ces chamans qui reconstruisent les lignes de vie sur quatre siècles, se souvient Christian Salmon. Il résume en une séance l'histoire du rire de Rabelais à Gogol, en passant par l'ironie romantique pour arriver à l'absurde beckettien. L'histoire du roman était une chambre d'écho. C'est à Rabelais que réagit Sterne, qui inspire Diderot, c'est la tradition de Flaubert qui se prolonge chez Joyce, c'est Kafka qui fait comprendre à Garcia Marquez la possibilité d'écrire autrement... »

« Un jour, raconte Proguidis, Kundera arrive à la séance avec un magnéto et des cassettes de Stravinsky et de Janáček. » Norbert Czarny, professeur de français à l'époque, devenu critique littéraire pour le journal en ligne *En attendant Nadeau*, se souvient aussi : « Il nous avait fait écouter *Le Chant des oiseaux*, de Clément Janáček. » Pour Kundera, l'écriture est polyphonie, comme en musique, cet art dont il a failli faire son métier, à 20 ans : « Quelque chose m'en est vraiment resté quand je construis mes romans », explique-t-il, en 1984, à Bernard Pivot, sur le plateau de l'émission *Apostrophes*.

Le séminaire a semé des petites légendes, comme cette devinette un jour posée par Kundera : à 40 ans, atteint de tuberculose, Kafka exige dans ses dernières volontés que ses écrits inédits soient brûlés après lui. Il confie cette mission à son meilleur ami, Max Brod, lequel ne l'écouterait pas et sauverait en extremis de la destruction par les nazis *Le Procès* et *Le Château*. « Imaginez que vous êtes Max Brod », lance Kundera à l'assistance. « Que faites-vous? » Faut-il obéir, pour respecter la demande de l'écrivain, ou trahir, et penser à sa postérité? A la fin du cours, il finit par dévoiler sa propre position. « J'aurais gardé les romans de Kafka, pas publié son Journal. » Silencieusement, il a tiré une autre morale de l'histoire : toujours maçonner et verrouiller soi-même son œuvre avant d'entrer dans les ténébres. ■

ARIANE CHEMIN

Prochain article En français dans le texte

**KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 516**  
Au milieu des années 1980, le romancier décide de revoir toutes les traductions de ses livres, puis, en 1995, se met à écrire en français. Manie obsessionnelle ou stratégie de globalisation littéraire ?

C'est une autre guerre qui s'engage. Plus secrète, plus intime. Tout commence lors d'un entretien avec Alain Finkielkraut. En 1979, le philosophe interviewe Milan Kundera pour le quotidien italien *Corriere della sera* et *L'Express*. Pourquoi le style « fleuri » et « baroque » de *La Plaisanterie* est-il devenu si « dépouillé » et « limpide » dans vos livres suivants, lui demande-t-il ? L'écrivain tchécoslovaque installé en France ne comprend pas bien la question de « Finkie ». Il se replonge de nouveau dans ce roman publié à Paris en 1968, le début de sa gloire.

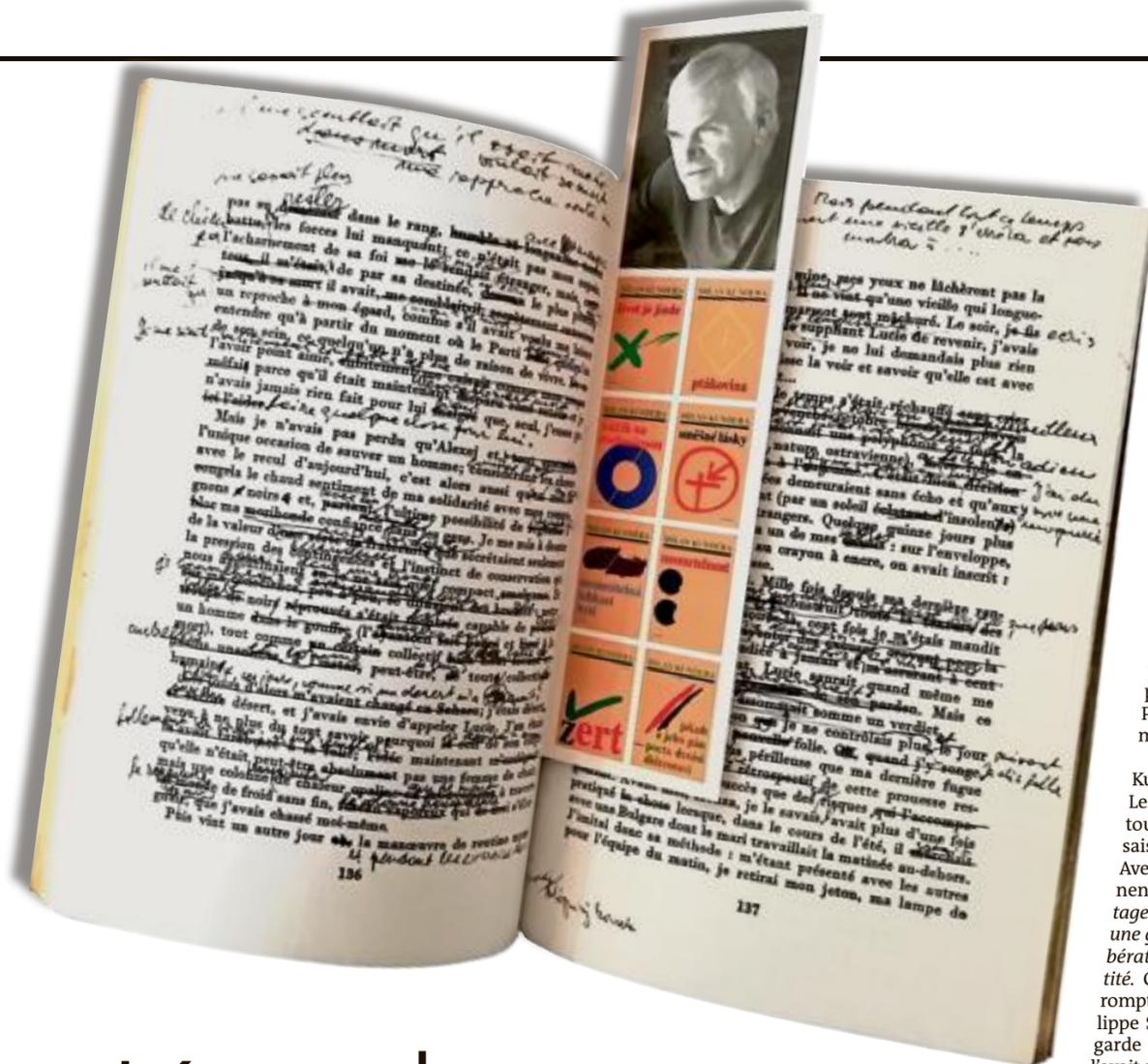
La suite est racontée par Kundera dans une note ajoutée à la « version définitive » de *La Plaisanterie*. « Je fus stupéfait », explique le romancier. Le roman n'avait pas été « traduit », mais « réécrit ». Pour preuve, il dresse un inventaire des plus atroces « métaphores embellissantes » qui lui ont été infligées. « *Le ciel était bleu* », en tchèque, devient en français « sous un ciel de pervenche, octobre hissa son pavois fastueux ». « Elle commença à battre l'air furieusement autour d'elle » est traduit par : « Ses poings se déchàinèrent en moulin à vent frénetique »...

L'auteur de l'outrage s'appelle Marcel Aymonin. On l'a oublié – et pour cause. La guerre froide a aussi infiltré le monde de la traduction. Autour de lui flotte un parfum de scandale. Adhérent du PCF en 1948, Aymonin était un ancien attaché culturel du « service diplomatique français » en Tchécoslovaquie. Le 27 avril 1951, quinze ans avant sa collaboration avec Kundera, il tient une conférence de presse à Prague pour dénoncer « la France, valet de l'impérialisme américain ». Il va même jusqu'à demander le droit d'asile au pouvoir communiste. Qui était vraiment ce premier traducteur de Kundera ? Un militant aveugle ou acharné ? Un agent de Prague ? « Je me suis souvent posé la question », soupire François Kérel, 94 ans, le fidèle traducteur de Kundera. « Il était un espion, c'était un espion de très bas vol. »

**EXIT ARAGON ET SA PRÉFACE**

La postérité kundérienne a gommé Aymonin. D'autres personnages, plus célèbres, ont été effacés, eux aussi, de son histoire. Aragon et sa préface de *La Plaisanterie*, par exemple, biffés de « La Pléiade », comme d'autres de la photo au temps de la propagande. « Pour Kundera, le texte d'Aragon politisait trop le livre », résume François Ricard, ex-professeur de littérature à l'université McGill de Montréal et héraut autorisé de la geste de l'écrivain depuis 1978. « Il cherche à évacuer son passé communiste, comme le font d'ailleurs certains personnages de ses romans », confirme Martin Rizek, auteur de *Comment devient-on Kundera ?* (L'Harmattan, 2001).

Pour son entrée dans « La Pléiade », en 2011, il a posé ses conditions. N'y figurent que ses onze romans, une pièce de théâtre et quatre essais. Les seuls qu'il « valide ». Aucun poème, une seule de ses trois pièces de théâtre ; son retentissant article « Un Occident kidnappé » est aussi absent. L'unique biographie est celle... de ses livres. Pas d'appareil critique ni de variantes, contrairement à la tradition. Pas de chronologie non plus. Sur la tranche des deux volumes vert et or



Fac-similé de la première édition de la traduction française de « La Plaisanterie », avec les nombreuses corrections, mots barrés, ajouts et remarques de la main de Milan Kundera.

PAMATNIK NARODNIHO PISEMNICTVI

# Kundera en français dans le texte

de la prestigieuse collection de Gallimard, le titre du recueil s'affiche au singulier : « Œuvre », et non « Œuvres » ou « Œuvres complètes ». Du jamais-vu.

En France, la parution du recueil est saluée. À l'université de Lausanne, en Suisse, où se développe depuis quelques années – loin du milieu parisien – une passionnante sociologie critique des champs littéraires, on s'étonne. « Tout a été contrôlé par l'auteur, contrairement à la tradition de « La Pléiade », commente le professeur de littérature Jérôme Meizoz. *Quand on laisse ainsi un auteur aux manettes de sa propre édition, en général, il faut tout refaire quarante ans plus tard : ce fut le cas pour Saint-John Perse.* »

« Je ne suis pas l'éditeur de cet ouvrage, c'est Kundera lui-même ! » s'exclame pour sa part François Ricard. *J'ai travaillé en secrétaire. Même si cette vision de l'écrivain coupé de la vie et de l'histoire n'est pas très à la mode, il défend radicalement son droit d'auteur contre les universitaires, les kafkologues d'aujourd'hui, qui n'attendent même pas que l'auteur ait disparu pour s'emparer de son travail.* » Kundera ne sera pas Kafka. Il veut tout contrôler de son vivant, notamment les traductions.

Au milieu des années 1980, après le succès de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, l'écrivain se lance dans une « grande campagne de réécriture », selon l'expression de Ricard. Il s'agit de revoir, presque mot après mot, les traductions des textes tchèques. Ainsi, Kundera tique un jour sur ce passage de *Risibles amours*, traduit par François Kérel : « Son corps mit fin à sa résistance passive. Edouard était ému ! » Emu ? Ridicule. Excité ? Bof. Mais non !, impose le romancier, il faut écrire : « Edouard banda ! » « Franchement, pour moi, ça n'allait pas, témoigne Kérel. Chez Kundera, il n'y a jamais rien de vulgaire, son vocabulaire est classique. Je n'étais pas d'accord et ne le suis toujours pas, mais j'ai cédé... »

Stylo à la main, l'écrivain met au point les « versions définitives » de ses livres, sorte d'appellation contrôlée, stipulant que « seul le texte revu par l'auteur a la même valeur que le texte tchèque ». Un brin blessant. « Je l'avais un peu mal pris », convient Kérel. Est-ce un hasard ? En 1990, celui-ci décline la traduc-

**STYLO À LA MAIN, IL MET AU POINT LES « VERSIONS DÉFINITIVES » DE SES LIVRES, STIPULANT QUE « SEUL LE TEXTE REVU PAR L'AUTEUR A LA MÊME VALEUR QUE LE TEXTE TCHÈQUE »**

tion de *L'Immortalité* : trop de travail à l'ONU, où cet ex-communiste est salarié. Une certaine Eva Bloch s'y attelle. « *Eva Bloch* » ? Inconnue au bataillon des traducteurs. Les spécialistes de Kundera se cassent la tête, en vain. « *Je suis quasi convaincu que c'était Milan lui-même, il adore la mystification* », dit Finkielkraut. « *Il m'a juré que c'était une amie, mais qui ?* », s'interroge Ricard. *Tout ça est très kundérien...*

C'est comme s'il traduisait du français en français : dans les années 1990, Kundera passe presque davantage de temps à ses traductions qu'à l'écriture elle-même. Ratures, gribouillis, pas une page ne reste vierge. En 1995 paraît *La Lenteur*, premier d'un cycle de brefs romans d'une extrême sobriété, en français dans le texte. Un petit événement. En 1980, lorsque le futur président de l'Académie Goncourt, François Nourissier, envisageait pour lui cette mini-révolution, l'écrivain tchèque s'en disait incapable : « *Je ne peux pas envisager de travailler dans une autre langue. Je suis trop vieux. Un essai, oui, mais pas un roman.* » « *Je ne pourrais jamais maîtriser la richesse de vocabulaire de la langue française* », confiait-il encore, six ans plus tard, à Christian Salmon, son ancien assistant.

**FÂCHERIE AVEC PHILIPPE SOLLERS**

Écrire en français a une grande vertu : « *Au moins, comme ça, il n'avait plus à s'embêter avec les traducteurs* », sourit son ami Lakis Progouidis, qui dirige la revue *L'Atelier du roman*. Kundera est surtout réaliste. La langue tchèque est peu parlée. Le français lui ouvre la voie royale de la mondialisation littéraire. Garcia Marquez, Roth, Rushdie, Fuentes, Octavio Paz, ses amis écrivent en espagnol ou en anglais. Premier romancier venu d'une « petite nation », il doit défendre son œuvre sur la scène planétaire. En cette fin de siècle, à Paris, les barons de la République des lettres ont déjà cédé la place aux agents littéraires internationaux. Andrew Wylie, l'agent de Martin Amis, Philip Roth et Salman Rushdie, devient celui de Kundera.

« Tu sais, Christian, 50 % du talent d'un écrivain, c'est sa stratégie », avait glissé Kundera à Salmon, qui travaillait à ses côtés sur *L'Art du*

roman. Le succès inattendu de *La Plaisanterie*, porté par l'écrasement du « printemps de Prague » et l'occupation soviétique, en 1968, l'a marqué. La « réception » d'une œuvre, comme disent les sociologues, il en a appris l'importance. Ce n'est pas une simple rencontre avec son public. Plutôt un combat, et pas seulement sur le sol national.

Quand il écrivait en tchèque, Kundera semblait intouchable. Les critiques parisiens l'avaient toujours épargné. La série d'essais en français change la donne. Avec la fin des années 1990 viennent les premières piques. « *Ravage de Milan... Style aride comme une grille de mots croisés* », écrit *Libération* à la sortie de *L'Identité*. C'est d'ailleurs l'époque où il rompt avec l'éditeur et écrivain Philippe Sollers, ce cardinal de l'avant-garde qui, dans les années 1980, l'avait adoué à Paris.

Le motif officiel de la fâcherie ? Une bouteille de sauternes. L'éditeur bordelais l'avait soigneusement choisie et portée chez les Kundera, dans leur nouvel appartement du 7<sup>e</sup> arrondissement, et posée sur la table du déjeuner. Comme pour toute nouvelle nourriture ou boisson, Vera avait promené son pendule au-dessus de la bouteille. Depuis un épisode d'allergie au visage, elle ne s'en sépare plus, et teste ainsi chaque plat, y compris au restaurant, même quand le couple est invité à dîner chez des amis. « *Je me souviens qu'un jour Milan m'avait dit : "Tous les imbéciles croient en Dieu que je ne vois pas, moi je crois au pendule que je vois"* », raconte le metteur en scène Nicolas Briçonon.

Le pendule est l'arme secrète de Vera, un instrument bien pratique, dont elle use avec malice. Parfois, on voit son doigt pousser discrètement le fil. Il lui sert à éloigner ceux qu'elle n'aime plus ou dont elle se méfie. Il ausculte même son canapé, après la visite d'un nouveau venu. Ce jour-là, le pendule s'affole au-dessus de la bouteille de sauternes, un Château Suduiraut. Sauf qu'on ne plaisante pas avec Sollers ni avec les grands crus. Calmement, l'éditeur de Gallimard prend la bouteille et la vide dans l'évier de la cuisine. Fin de partie et prétexte d'une brouille qui grondait déjà.

Sollers regrette bientôt dans un article le passage au français de Kundera : ses textes « gagnaient à la traduction ». Dans son journal, *L'Année du tigre*, en juin 1998, il juge « *plutôt plat* » *L'Identité*, qui vient de sortir. Il y a aussi cette phrase, lâchée dans *Un vrai roman* (Plon, 2007) : « *Kundera s'est mis à écrire en français. Silence.* » Le jour où il se moque de lui – sans le citer – dans une de ses fictions, Kundera tremble de tous ses membres. Dans *Les Testaments trahis*, ce dernier rendait pourtant moult hommages à Sollers, confessant le « *sentiment de parenté esthétique secrète* » éprouvé pour cet amoureux du XVIII<sup>e</sup> siècle comme lui. Tous deux avaient été « lancés » par Aragon, une de leurs admirations. Est-ce pour se venger ? Ou – tout aussi cruel – parce que son nom n'évoquerait rien à ses lecteurs mondialisés ? Les passages du livre consacrés à Sollers disparaissent eux aussi purement et simplement de « La Pléiade ». Gommés, comme tant d'autres.

Les essais suivants sont lancés depuis l'étranger. *L'Ignorance* paraît en Espagne en 2000, trois ans avant la sortie parisienne, *La Fête de l'insignifiance* en 2013 en Italie, un an avant la France. « *C'est à la fois une affaire de marketing et un pied de nez à l'establishment parisien*, confie le Canadien François Ricard, *une stratégie qu'il avait élaborée avec l'accord d'Antoine Gallimard* », le patron de la maison d'édition. « *La Lenteur avait été mal reçue. Ils se sont dit que la critique serait meilleure ailleurs, et ça a marché !* » L'œuvre de Kundera s'échappe de Paris. Ce n'est pas tout : ses romans, longtemps ignorés à Prague, sont désormais traduits en tchèque... du français ! ■

ARIANE CHEMIN

Prochain article *La nostalgie de Prague*